

Amanuel devant l'immeuble squatté, à une heure du centre de Rome, où un ami érythréen l'héberge pendant la nuit. Les responsables de l'immeuble interdisent aux médias d'entrer, sous peine d'expulser les réfugiés qui les accompagnent.

SEUL ET SANS ESPOIR, DANS LES RUES DE ROME

Son histoire a bouleversé les Romands. Requirant d'asile érythréen, Amanuel, 32 ans, a été cueilli dans son sommeil devant sa femme et leurs deux fillettes, vendredi 11 mars, dans le Centre de réfugiés d'Anières (GE). Expulsé aussitôt en Italie, il erre dans la capitale. «L'illustré» l'a retrouvé.

Photos SEDRIK NEMETH - Texte ROBERT HABEL





DANS LA VILLE DE GRANDE SOLITUDE
Près de l'immeuble où il a trouvé un abri provisoire, Amanuel n'a plus que son portable pour rester en contact avec les siens.

LA VIE AU JOUR LE JOUR
Seul et démuné, Amanuel se débarbouille dans les fontaines publiques. Il passe aussi des heures dans les transports pour faire la tournée des bureaux de l'administration, où il espère récupérer son permis de réfugié.



Texte ROBERT HABEL

Il est redevenu ce qu'il est peut-être depuis toujours, un être humain chassé de partout et condamné à une errance sans fin. Originaire d'Erythrée, l'une des dictatures les plus effroyables d'Afrique, et demandeur d'asile en Suisse depuis 2014, Amanuel Ghebremeskel, 32 ans, a été brutalement arraché à sa femme, Shishay, et à leurs deux petites filles, Solyana, 3 ans, et Efrata, 10 mois, vendredi 11 mars, à 4 heures du matin. Cueilli dans son sommeil par cinq ou six policiers, dans sa chambre du Centre de réfugiés d'Anières où il vivait, dans la campagne genevoise, il a été embarqué sans ménagement et convoyé aussitôt en fourgon cellulaire, dûment menotté comme l'exige le règlement, jusqu'à la douane de Chiasso où il a été renvoyé illico en Italie.

«Allez où vous voulez!»

Une opération rondement menée, en dix minutes à peine, par des policiers déterminés: sa femme, enceinte de cinq mois, a été sommée de se taire quand elle a essayé de lui parler dans leur langue, et il n'a été autorisé à prendre que deux ou trois habits de rechange, à la va-vite, dans un sac à dos. Puis on lui a signifié son expulsion formelle quand il est arrivé à Chiasso, vers midi, avec obligation de signer les documents ad hoc et consigne expresse de ne plus remettre les pieds en Suisse. «Vous êtes libre d'aller où vous voulez», lui ont dit les douaniers italiens, une manière élégante de lui dire qu'il pouvait aller au diable...

Après deux journées à Milan, où il a trouvé abri dans un hôtel miteux, Amanuel erre désormais, depuis mardi dernier, dans les rues de Rome, cette immense ville où il a déjà passé deux ou trois ans et où il devait absolument retourner pour tenter de retrouver le statut de réfugié politique qui lui a été accordé en 2009. Il a retrouvé ses réflexes d'éternel déraciné: il est en mode survie, il fait profil bas, il essaie de

passer inaperçu. Il n'a presque pas d'argent, ne reçoit aucune aide et est terriblement seul, même s'il a réussi à retrouver comme lui, qui l'héberge pour la nuit dans sa chambre d'un immeuble squatté, dans une banlieue sinistre à une heure du centre-ville.

Des formalités administratives

Ses journées n'en finissent pas et se ressemblent toutes: il se lave sommairement et boit aux fontaines publiques; il se pose dans des parcs, comme des centaines d'autres réfugiés, très visibles aux quatre coins de la capitale. Il a commencé également à faire la tournée des bureaux de l'administration italienne, qui n'est pas moins froide et tatillonne que l'administration suisse, pour tenter de récupérer son statut de réfugié politique. Il espère aussi trouver une chambre provisoire dans un foyer, à deux ou trois heures de Rome.

Amanuel, pourtant, ne se plaint pas. Il n'exprime aucune colère, il ne manifeste aucune agressivité. Il a d'ailleurs beaucoup hésité avant d'accepter de nous rencontrer, à Rome, car il ne veut pas faire de vagues. Il y a juste, chez lui, une immense souffrance, une souffrance invisible et enfouie que l'on perçoit pourtant et qui étreint le cœur. Chrétien orthodoxe, il espère toujours un miracle, mais sans y croire vraiment. Il va assister parfois à la messe, le dimanche, quand il en a le courage. Il sait que son prénom, Amanuel, Emmanuel en français, est hautement symbolique et qu'il veut dire en hébreu «Dieu est avec nous».

«Quand j'ai téléphoné à ma femme depuis l'Italie, explique-t-il en anglais, d'une voix très douce et résignée, elle était triste et désespérée. Je lui ai dit qu'il fallait accepter la situation et que nous devons essayer de survivre. Je suis reconnaissant à la Suisse de nous avoir accueillis et de donner encore l'hospitalité à ma femme et à nos deux enfants. Ma femme me dit que l'aînée, Solyana, demande souvent: >

**CONTRE TOUT
ESPOIR**

Angoissé par le sort de sa famille, Amanuel s'arrête souvent sur un banc pour réfléchir, tout au long de la journée. «J'essaie d'imaginer une solution, mais je ne vois rien», lâche-t-il, accablé.



«Où est Papa?» Ça me touche beaucoup, c'est un stress très dur d'être séparés. Elle aimait venir avec moi à la Migros, on jouait beaucoup ensemble.»

Amanuel se rend compte, d'ores et déjà, qu'il ne pourra sans doute pas être avec sa femme pour la naissance de leur prochain enfant, un garçon, prévue pour la fin juillet, et il se demande quand il le

d'Amanuel, en fait, est d'une banalité exemplaire. C'est celle de ces centaines de milliers de réfugiés, venus d'Afrique ou du Proche-Orient en quête d'une vie meilleure, qui se heurtent aux frontières d'une Europe qui ne veut pas d'eux. Il est né en Erythrée, a vécu pauvrement, a appris le métier de charpentier. Après trois ans d'armée, il s'est retrouvé en

caires et mal payés, ici ou là, entre Rome, Milan, Vérone et ailleurs.

En février 2012, sa femme, qu'il a revue de temps en temps, au hasard de leurs vies éclatées, demande l'asile politique en Suisse. Amanuel la rejoint deux ans plus tard et il dépose à son tour une demande d'asile. Reconnu comme réfugié politique en Italie, pourquoi n'obtient-il pas le même statut en Suisse? Mais les accords de Schengen sont passés par là, avec leur logique administrative qui permet de rejeter les demandes sans prendre la peine de les examiner, sous un prétexte imparable: le requérant ne peut déposer sa demande que dans le premier pays d'Europe où il a débarqué, et nulle part ailleurs.

Une pétition pour Amanuel

C'est évidemment la réponse qui va être donnée à Amanuel, comme à des centaines ou à des milliers d'autres requérants: le Secrétariat d'Etat aux migrations enregistre sa demande et la rejette. Il

est condamné à quitter la Suisse, sans aucune considération pour le fait qu'il va être séparé de sa femme et de leurs deux fillettes. Malgré une pétition qui a récolté plus de 2300 signatures, dont celles des anciennes présidentes de la Confédération Ruth Dreifuss et Micheline Calmy-Rey, le responsable du Département de la sécurité et de l'économie genevois, Pierre Maudet, se retranche derrière le respect des procédures et décide de faire expulser le jeune Erythréen. Une décision qui viole brutalement la convention relative aux droits des enfants, et qui a provoqué une immense vague d'indignation et de révolte citoyenne: déjà plus de 2500 nouvelles personnes ont signé, le week-end dernier, la pétition en faveur du jeune réfugié érythréen et de sa famille!

«Je remercie tous ceux qui se sont mobilisés pour moi et qui essaient de m'aider, confie Amanuel, au bord des larmes. Je ne comprends pas qu'on m'ait expulsé comme un criminel. Je suis seul, je suis perdu.» **L**

«J'ai dit à ma femme qu'il fallait accepter et essayer de survivre»

Amanuel Ghebremeskel

verra pour la première fois. «Je pense à ma situation toute la journée, confie-t-il, mais je ne vois aucune solution. Je n'ai aucun espoir. Je ne peux pas vivre avec ma famille en Italie, parce que c'est absolument impossible de trouver un job pour un réfugié. Le chômage est très élevé, même les Italiens ont beaucoup de peine à survivre. Et il n'y a pas d'aide sociale, je ne pourrais même pas avoir un logement.»

Une vie de souffrance et une errance sans fin: l'histoire

prison, un beau jour, victime comme des milliers d'autres d'une dictature paranoïaque. Quand Amanuel arrive à fuir et qu'il débarque en Sicile en juillet 2009, après trois jours et trois nuits dans un rafiote pourri en Méditerranée, il est plein d'espoir. Il s'est marié avec Shishay l'année précédente, dans leur village de Senafe, et il rêve de la faire venir dès que possible. Il obtient le statut de réfugié politique en Italie, mais il ne décroche que des jobs pré-



UNE FAMILLE PRIVÉE DE PÈRE
Dans sa chambre du Centre de réfugiés, à Anières, Shishay, la femme d'Amanuel, avec leurs deux fillettes, Solyana, 3 ans (à g.), et Efrata, 10 mois.

**Femme et mère
Courage,
elle attend**

Au Centre d'Anières (GE) où elle vit, Shishay s'occupe de ses deux filles, tout en espérant le retour de son mari, Amanuel.

Elle nous reçoit dimanche en fin d'après-midi, dans sa chambre au Centre de réfugiés d'Anières (GE), une vieille et grande bâtisse qui accueille près de 300 requérants. Depuis l'expulsion de son mari, Amanuel, vendredi 11 mars, Shishay est seule avec ses deux petites filles, Solyana, 3 ans, et Efrata, 10 mois. Enceinte de cinq mois, elle pense déjà à son petit garçon qui naîtra fin juillet, sans que son père soit là. Elle nous demande des nouvelles de

son mari, que nous avons vu la veille à Rome. Comment va-t-il? Comment supporte-t-il la solitude? Très digne et réservée, elle comprend assez bien le français, mais s'exprime dans sa langue, le tigrinya, d'une voix douce et chaleureuse. «Quand j'ai reçu un permis de réfugié, explique-t-elle, j'ai pensé que c'était définitif et que nous pourrions vivre ensemble, avec mon mari. C'est très dur d'être de nouveau séparés. Notre fille aînée, Solyana, était tout le

temps avec son papa; elle me demande aujourd'hui où il est, elle sort dans le couloir pour le chercher. Je sens qu'elle est triste, je lui dis, pour la consoler, qu'il va revenir. La petite reste dans mes bras la plupart du temps, même si elle commence à marcher à quatre pattes.» Shishay a reçu beaucoup de témoignages de soutien, qui l'ont reconfortée; elle est très touchée par la pétition pour son mari, qui a recueilli des milliers de signatures. Elle tient bon. Elle attend et espère.